

Frakas Productions présente en coproduction avec Avenue B Productions

Ludivine
Sagnier

Sophie
Breyer

Mara
Taquin

Bonnie
Duvauchelle

La Ruiche

un film de Christophe Hermans

Tom Vermeir Romain Guillermic Vincent Overath Eliot Lambert Raphaëlle Bruneau

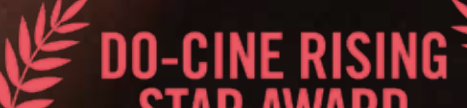
un scénario de Noémie Nicolas et Christophe Hermans d'après le roman d'Arthur Loustalot publié aux éditions Jean-Claude Lattès

PRODUCTION CASSANDRE WARNAUTS ET JEAN-YVES ROUBIN EN COPRODUCTION AVEC CAROLINE BONMARCHAND ET XENIA SULYMA PRODUCTEURS ASSOCIÉS ARLETTE ZYLBERBERG TANGUY DEKEYSER FABRICE DELVILLE ALAIN-GILLES VIELLEVOYE IMAGE COLIN LÉVÊQUE SBC PHOTOGRAPHIE DE PLATEAU LARA CASPAROTTO MONTAGE ANNE-LAURE GUÉGAN ET JOËL MANN SON PIERRE MERTENS DAVID VRANKEN EMMANUEL DE BOISSIEU MUSIQUE ORIGINALE FABIAN FIORINI SCRIPTE ANDRA BARBUICA ASSISTANT MISE EN SCÈNE LUCAS LOUBARESSÉ DÉCORS DAMIEN RONDEAU COSTUMES CLAUDINE TYCHON MAQUILLAGE LILA VANDER ELST DIRECTION DE PRODUCTION SÉBASTIEN LEPIVAY RÉGIE GÉNÉRALE LUIS IGLESIAS ALVAREZ EN COPRODUCTION AVEC RTBF (TÉLÉVISION BELGE) PROXIMUS BELGA PRODUCTIONS AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL VIA BELGA FILMS FUND AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES AVEC LA PARTICIPATION DE WALLIMAGE (LA WALLONIE) L'ASSOCIATION BEAUMARCHAIS-SACD COFINANCÉ PAR LE PROGRAMME EUROPE CRÉATIVE MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE WORLD SALES REEL SUSPECTS

01/06/22

WWW.OBTROTHER.BE

Bonnie Duvauchelle



**DO-CINE RISING
STAR AWARD
2021**

**Alice
& Ella
Citta**

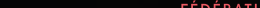


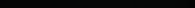
La Ruche

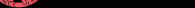
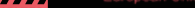
Tom Vermeir Romain Guillermic Vincent Overath Eliot Lambert Raphaëlle Bruneau

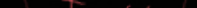
un scénario de **Noémie Nicolas et Christophe Hermans** d'après le roman d'**Arthur Loustalot** publié aux éditions **Jean-Claude Lattès**

PRODUCTION CASSANDRE WARNAUTS ET JEAN-YVES ROUBIN EN CO-PRODUCTION AVEC CAROLINE BONMARCHANT ET XENIA SULYMA PRODUCTEURS ASSOCIÉS ARLETTE ZYLBERBERG TANGUY DEKEYSER FABRICE DELVILLE ALAIN-GILLES VIELLEVOYE IMAGE COLIN LÉVEQUE SBC PHOTOGRAPHIE DE PLATEAU LARA GASPAROTTO
MONTAGE ANNE-LAURE GUÉGAN ET JOËL MANN SON PIERRE MERTENS DAVID VRANKEN EMMANUEL DE BOISSIEU MUSIQUE ORIGINALE FABIAN FLORINI SCRIPTE ANDRA BARBUICĂ ASSISTANT MISE EN SCÈNE LUCAS LOUBARESSÉ DÉCORS DAMIEN RONDEAU COSTUMES CLAUDINE TYCHON MAQUILLAGE LILA VANDER ELST DIRECTION DE PRODUCTION SÉBASTIEN LEPINAY RÉGIE GÉNÉRALE LUIS IGLESÍAS ALVAREZ EN CO-PRODUCTION AVEC RTBF (TÉLÉVISION BELGE) PROXIMUS BELGA PRODUCTIONS AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL VIA BELGA FILMS FUND AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
AVEC LA PARTICIPATION DE WALLIMAGE (LA WALLONIE) L'ASSOCIATION BEAUMARCHAIS-SACD COFINANCÉ PAR LE PROGRAMME EUROPE CRÉATIVE MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE WORLD SALES REEL SUSPECTS

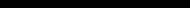











01/06/22

O'BROTHER
BELGIAN • FILM • DISTRIBUTION
WWW.OBROTHER.BE

Frakas Productions présente en coproduction
avec Avenue B Productions

LA RUCHE

un film de Christophe Hermans

avec

Ludivine Sagnier

Sophie Breyer

Mara Taquin

Bonnie Duvauchelle

et Tom Vermeir

81 minutes, Belgium, France - 2021
Color, HD - DCP





Du plus loin qu'elles s'en souviennent, Marion Claire et Louise ont toujours vécu au rythme des joies et de la douleur d'Alice, leur mère. Aujourd'hui, elles n'ont plus que leur amour à opposer à cette spirale destructrice dans laquelle Alice sombre chaque jour davantage. Un amour infini, aussi violent qu'indicible.

SYNOPSIS



ENTRETIENS

Entretiens réalisés par Catherine Lemaire

CHRISTOPHE HERMANS

Tu es réalisateur de documentaires et de court-métrages depuis une bonne quinzaine d'années maintenant. Depuis quand prépares-tu ce premier long-métrage de fiction ?

Je ne me sens pas plus documentariste que cinéaste de fiction. Pour moi, c'est une question de temps : le champ d'action du documentaire est plus rapide, tandis que celui de la fiction, plus lent. Il m'a fallu beaucoup de temps pour trouver le bon sujet pour un premier film de fiction, même si je savais que cela tournerait autour d'un personnage féminin, d'une mère, de sa relation à ses enfants. C'est ma productrice, Cassandre Warnauts, qui m'a fait lire le roman d'Arthur Loustalot, *La Ruche*, dont la question centrale, comment une mère, malade, contamine ses enfants, et comment eux peuvent se libérer de cela, m'a profondément touché. J'ai rencontré l'auteur, nous nous sommes trouvés beaucoup d'affinités et un terrain d'entente : le film serait avant tout un film d'amour, un film sur les liens d'amour qui unissent les membres d'une famille. Et pour moi, il n'y a d'ailleurs pas un plan qui ne parle pas d'amour dans le film.

J'ai eu carte blanche de sa part pour l'adaptation, qui s'est déroulée en plusieurs temps, avec des premières versions très fidèles puis d'autres où, avec ma co-scénariste Noémie, nous avons pris des libertés avec le texte original, pour y revenir dans un troisième temps, juste avant le tournage, quand nous avons resserré encore l'histoire. Claire Burger (réalisatrice de *C'est ça l'amour*) est également intervenue comme script doctor.

Puis les personnages ont encore beaucoup évolué au montage, qui était comme une réécriture supplémentaire.

Au total, tout ce cheminement a pris cinq ans.

Dans tes documentaires, tu as beaucoup filmé des « corps minoritaires », pour aller y voir un peu plus loin (l'obésité avec *Corps étranger*, la calvitie au féminin pour *Les perruques de Christel*, etc.). Et un des enjeux est d'être intime sans impudeur, de pousser le curseur à la crête (filmer un corps nu de dos, filmer sans embellir, etc.), mais sans que le spectateur ne se sente voyeur. On a le sentiment que tu as gardé ce souci-là, dans *La Ruche*. As-tu conscientisé cela ?

J'ai effectivement d'abord construit les corps des personnages. Le corps d'Alice, la mère, est un corps qui s'épuise. Pour les corps de ses filles, je suis parti de l'idée que le corps de l'enfant est fait du bruit des parents, il leur est lié.

Pour le personnage de Marion, je voulais un corps qui s'assèche, qui endure, un corps- carapace. Sophie Breyer a d'ailleurs beaucoup travaillé physiquement son personnage.

Pour Claire, c'est un corps qui va vers l'extérieur, veut être sauvé.

Quant à Louise, c'est un corps qui compense.

Comment as-tu construit le placement de la caméra ? Elle est tantôt immersive et fureteuse, tantôt plus distante ?

Oui, la caméra embrasse deux points de vue différents : un regard « adolescent », c'est à dire qui suit les filles, qui montre au plus près ce qu'elles traversent et un regard « mère », avec une caméra qui filme de plus loin, où le spectateur voit ce que la mère fait. J'ai filmé de la sorte les scènes où

les filles sont psychologiquement mises à rude épreuve. Colin Levêque est un grand chef opérateur. Il se met totalement au service du film et du jeu des comédiens. J'ai eu beaucoup de chance de compter sur sa bienveillance et son talent pour mon premier film.

Quelle importance donnes-tu à l'appartement, à la fois dédale dont tu joues et décor exceptionnel ?

L'appartement a toujours été conçu, dès l'écriture, comme le cinquième personnage du film, à part entière.

C'est un endroit qui permet de ne pas s'ouvrir au monde, à l'extérieur. Il symbolise, de manière très concrète, comment des personnes arrivent à vivre ensemble dans une forme d'illusion parce qu'elles ont peur d'affronter certaines réalités.

Dès la première visite, j'ai su que cet appartement était exactement ce que je voulais, pour deux raisons principales.

D'abord parce qu'il y a mille et une portes, ce qui donne le sentiment que chaque pièce communique avec les autres, mais qui implique aussi qu'il n'y a pas vraiment pas d'intimité : tout le monde peut aller partout.

Ensuite parce que je ne voulais pas que cette famille soit d'une classe sociale basse, que ça puisse être un facteur qui expliquerait tel ou tel comportement, qui viendrait se juxtaposer à la maladie mentale. J'avais donc besoin d'un intérieur bourgeois et spacieux, et j'ai ajouté une touche de nostalgie dans le décor.

On voulait un décor qui soit plus qu'un décor : tout était fonctionnel – sanitaires, cuisine – et il est d'ailleurs arrivé que les actrices y logent ensemble.

Par ailleurs, ça m'a permis de filmer Liège autrement, par les toits et par son centre ville.

Comment as-tu construit le personnage du père ? Il semble faible, démuni par rapport à la tournure que ses relations avec ses filles ont prise. Il cède, il se défend très peu et on sent que Marion veut lui faire payer quelque chose, sans doute la séparation.

Le personnage du père a été difficile à écrire. Je voulais qu'on se demande ce qu'il fout là, qu'il ait l'air décalé par rapport au microcosme de la ruche, mais qu'il rééquilibre aussi certaines choses. C'était important qu'on voit que les filles ont pris le parti de leur mère et qu'elles la protègent, mais qu'il puisse à un moment retrouver son rôle de père – dans la scène à l'aéroport. J'ai filmé son rapport avec Claire et Louise comme un rapport d'amour filial ; par contre, la relation que Marion a avec lui est de l'ordre d'une « transaction financière », très froide.

Peux-tu nous en dire plus sur la manière dont tu as choisi les actrices ?

J'ai écrit le rôle de Marion pour Sophie Breyer, que j'avais rencontrée lors de stages Face Caméra que j'organise avec mon asbl, Another light.

Ensuite, chaque actrice devait « choisir », en quelque sorte, la suivante. Mara et Sophie se sont tout de suite très bien entendues, et c'est donc Sophie qui l'a choisie, en quelque sorte.

C'est Ludivine qui a proposé qu'on tourne avec sa propre fille, Bonnie, mais ce n'est qu'en faisant jouer Sophie et Mara avec elles deux et en voyant à quel point ça

fonctionnait que ça s'est décidé.

Pour le rôle d'Alice, je voulais une actrice solaire, qu'on sente l'amour qu'elle porte à ses enfants. Avec Ludivine, pour être sûr que ça allait fonctionner, j'ai beaucoup travaillé sur sa capacité à donner dans la relation, je voulais que le lien soit authentique, qu'elle prenne part à cette famille, qu'elle intègre Sophie et Mara. Et elle a joué le jeu, en donnant énormément d'elle-même. C'est une très grande comédienne, d'une générosité folle.

Au moment du tournage, quelles directions impulses-tu, que travailles-tu avec les actrices ?

Je ne voulais pas qu'elles jouent mais qu'elles vivent, et nous avons, en amont du tournage, fait beaucoup d'improvisation, pour trouver l'authenticité de chacun des personnages.

Nous n'avions que vingt jours de tournage, principalement en huis clos, mais malgré le timing serré, nous avons pu écrire quelques scènes en plus et en improviser certaines – par exemple celle où Louise et Marion parlent du Brésil.

Le décor permettait à la caméra de se déplacer facilement, et le chef-op, venant du documentaire, avait l'œil pour suivre le personnage qui n'est pas forcément celui qui agit.

Comment as-tu travaillé la lumière, en particulier en intérieur ?

Presque toute la lumière vient du décor lui-même, des lampes qu'on voit à l'écran – je ne voulais pas d'éclairage de cinéma « traditionnel » trop lourd. Ce qui donne à chaque pièce sa propre intensité lumineuse. Nous avons aussi beaucoup travaillé en fonction du soleil, ce qui était parfois compliqué au niveau du plan de travail, il fallait être très raccord sans quoi ça ne marchait pas. Idem pour les scènes sur les toits, en lumière naturelle. Ça nous obligeait donc à tourner tôt le matin ou en fin de journée.

Comment as-tu choisi la musique, qui commence par un morceau très vivant puis va vers quelque chose de plus inquiétant ?

Au départ je ne voulais pas de musique extra-diégétique, j'avais même plutôt peur d'en ajouter. Nous avons commencé par construire la musique des filles, celle qu'elles écoutent. Nous avons fait un gros travail en amont avec un directeur artistique musical. Il m'a proposé plein de morceaux d'artistes incroyables. Dont le morceau d'ouverture « I Run » de la jeune belge Blu Samu. Tous les morceaux ont été choisis avant le tournage pour pouvoir tourner avec sur le plateau.

Pour la musique originale, c'est une idée de la deuxième monteuse (Anne-Laure Guégan), qui m'a convaincue qu'Alice devait avoir sa propre partition, sa musique. A partir de là elle m'a fait écouter des compositeurs et rencontrer Fabian Fiorini qui a été formidable.

Avec qui te sens-tu des affinités cinématographiques ? Y a-t-il pour toi des références indépensables, qui t'ont nourries pour ton film ?

J'ai fait visionner aux actrices plusieurs films qui m'ont nourri pour *La Ruche*, notamment *Une femme sous influence*, de Cassavetes et *De l'incidence des rayons gamma sur le comportement des Marguerites*, de Paul Newman.

Le cinéma de Pialat est également fondamental pour moi, je suis allé chercher chez lui l'idée de ne pas faire un film de scénario, de dépasser le jeu, pour chercher la vie avant tout dans la construction du film.

Pour le personnage d'Alice je me suis également inspiré de Sue perdue à Manhattan. Sinon, je suis pétri de beaucoup d'autres influences, Andrea Arnold, Kelly Reichardt, Joachim Lafosse ; les frères Dardenne aussi, pour la caméra qui colle aux corps et leur fait porter un poids moral ; Ken Loach pour mettre un peu d'humour dans une tragédie ou encore *Amour* de Michaël Haneke pour les déplacements dans l'appartement, pour la manière dont le décor existe à travers la vie du couple.

Dans une interview à l'Echo, pour ton documentaire *En attendant la nouvelle vague*, tu dis qu'on « est dans l'ère de la femme ». Qu'est-ce que cette constatation impliquait pour *La Ruche* ? A un moment où on parle beaucoup du male et du female gaze, où te situes-tu par rapport à ça ?

Je suis très sensible aux mouvements féministes, à #MeToo. Je trouve dramatique qu'une femme qui a simplement un accès de colère soit encore trop facilement taxée de bipolaire. Je voulais montrer ici la maladie d'Alice en m'éloignant de ce genre de clichés, et sans mettre un mot précis sur la maladie, qui l'aurait enfermée dans une case.

Sinon, un des principes primordiaux dans ce tournage, c'était celui du respect des corps filmés, et la volonté de ne pas les sexualiser quand ils sont montrés dans leur intimité. Je ne voulais pas de regard extérieur qui aurait pu amener un male gaze et j'ai donc travaillé sur le plateau avec une équipe très réduite, et beaucoup de femmes.

Sinon, sur mon propre regard, je dirais que de la même manière qu'Arthur, le romancier, a raconté comment il a dû porter la maladie de sa mère et s'est transposé en fille dans son récit, ma propre légitimité est dans l'intimité même du film.





Ludivine Sagnier
Bonnie Duvauchelle

Comment vous êtes-vous retrouvées dans ce projet, toutes les deux ?

Ludivine : j'avais lu le scénario avant de rencontrer Christophe et j'avais déjà été touchée par l'histoire de ce quatuor. Quand on s'est vu, il m'a parlé du choix des autres actrices, mais m'a aussi dit qu'il cherchait une fille d'environ 13 ans pour jouer leur petite sœur. J'ai pensé à ma fille, Bonnie ; je trouvais, en regardant les photos de Sophie et Mara, qu'on pouvait croire à la sororité, au niveau physique. J'ai prévenu Bonnie au cas où ça l'intéressait.

Bonnie : j'ai donc lu ce scénario, qui était « difficile » à lire, dans le sens où l'histoire est lourde et conséquente, mais aussi très belle, très forte. C'est ce qui m'a donné envie que ça soit ma première expérience en tant qu'actrice. Et puis, l'idée de jouer avec ma mère me plaisait.

Ludivine : Nous sommes donc toutes les deux allées faire une journée d'essai à Liège. C'était une expérience unique, à la fois stimulante et fatigante. Christophe avait tout orchestré, il nous a d'abord séparées, Bonnie est restée avec Mara tandis que moi j'allais chez Sophie, qui m'a accueillie directement par une improvisation, en m'appelant « maman » ! Une demi-heure plus tard, Bonnie et Mara sont

arrivées, et les improvisations se sont enchaînées toute la journée. Je n'avais jamais connu ça.

En reprenant le Thalys, Bonnie m'a dit : je suis épuisée, mais je veux le faire !

Vous n'aviez jamais joué ensemble, comment ça s'est passé ?

Ludivine : comme Bonnie, j'aimais le fait que nous allions jouer ensemble, avec cette idée que je pourrais lui apprendre des choses, être en quelque sorte mentor, en plus d'être sa mère. Mais je n'ai rien eu à lui apprendre, elle a été parfaite ! Travailler avec elle n'a rien eu d'incongru, c'était très naturel, en fait. A l'époque, Bonnie avait 13 ou 14 ans, elle avait déjà passé beaucoup de temps sur des plateaux et en avait une connaissance instinctive. Et c'était très évident, très agréable, plus facile que d'autres tournages que j'ai fait avec des enfants.

Bonnie : j'appréhendais un peu, je voulais essayer de ne rien rater. Je voulais être parfaite pour montrer à ma mère que j'étais capable de jouer. Les premières fois, pour les scènes plus dures, quand Alice pleure par exemple, j'ai dû apprendre à me détacher, je me répétais que c'était le rôle. Nous en avons discuté avant, ma mère et moi, pour que ça se passe le mieux possible.

Ludivine, ce n'est pas la première fois que vous jouez dans un premier film, est-ce quelque chose qui vous plaît particulièrement ou qui arrive parce que le projet est bon, et peu importe si c'est un premier ou un xième film ?

Ludivine : Je ne choisis pas de jouer dans un film en fonction de ça, mais ce qui m'intéresse dans les premiers films, c'est qu'il y a la « sève » de l'artiste. Il crie son identité, il y a une grande intensité, une longue réflexion et j'aime cette énergie-là.

Mais Christophe n'en est pas à son premier film, il a une longue expérience en documentaire, et il apportait donc son expérience du cadre, tout comme il communiquait de manière précise ce qu'il recherchait. Et il maîtrise son sujet de bout en bout. Ce qui fait qu'on a l'énergie d'un premier film de fiction et une sensation de sécurité, ce qui n'est pas toujours le cas.

On ressent très fort le côté « organique » de cette famille, unie derrière la détresse de la maladie, mais aussi toutes les dysfonctions. C'est vous, Ludivine, qui impulsez les changements d'humeur, de ton, vous portez cette responsabilité-là. Comment avez-vous travaillé pour arriver à « ce fil du rasoir » de votre personnage ?

Ludivine : J'ai vraiment dû construire le monde d'Alice, et pour cela, j'ai fait beaucoup de recherches préalables et de préparations. J'ai commencé par un travail de recherche plus théorique, sur la bipolarité, que ce soit des témoignages de personnes atteintes ou de psychiatres, pour avoir des échos des deux côtés.

Ce travail de recherche n'était pas suffisant pour me sentir complètement préparée, j'avais aussi besoin d'une expérience pratique et l'association bruxelloise Le funambule m'a grandement aidée.

J'ai fait partie d'un groupe de parole, comme invitée. Ça m'a permis notamment d'observer ce trouble au niveau très physique – ça paraît assez imperceptible, c'est une exagération de certains comportements, qui fait que la personne a l'air d'en faire un peu trop, par exemple. Ce qui fait aussi que parfois, la maladie est niée par les proches.

J'ai pu également parler avec eux de ce qu'ils ressentaient, de leur rapport aux autres, de la culpabilité, l'isolement, la dépression. Ça a été fondamental pour véritablement incarner Alice. Ils m'ont vraiment beaucoup apporté, j'ai pu bénéficier de leur regard. Et je suis d'ailleurs devenue la marraine de cette association.

Cette mère, le spectateur peut la juger, mais il semble impossible de la condamner complètement. Vous parvenez à la rendre attachante tout du long.

Ludivine : Oui, Alice est un personnage étouffant, asphyxiant, toxique même pour ses enfants, mais Christophe voulait vraiment montrer aussi son côté solaire, et voulait que le spectateur garde de l'empathie pour elle. Nous avons tourné des scènes plus dures, mais au final, c'était important pour lui de garder une version « douce » du personnage, sans l'édulcorer, bien sûr, mais pour que le spectateur puisse l'aimer.

Bonnie, pour vous ce n'est pas une première expérience anodine : les délais sont assez serrés (20 jours de tournage, ce n'est pas énorme), vous jouez avec votre mère et utilisez la relation existante. Comment vous êtes-vous préparée ?

Bonnie : Outre le fait qu'on ait discuté en amont, avec ma mère, j'ai aussi discuté avec Christophe de certaines scènes, mais en fait, beaucoup de choses sont venues vraiment toutes seules.

L'appartement était plein de vie, il y avait beaucoup de choses de moi, des dessins, des peluches même... Tout cela faisait que le lieu était familier, ça rendait les choses faciles au moment du tournage.

Quelques scènes ont été improvisées, où nous pouvions vraiment faire ce que nous voulions, mais ce n'était pas tellement différent des autres scènes parce que nous gardions toutes en mémoire les scènes d'avant ou avions en tête les scènes d'après, et on savait « intuitivement » presque, comment les autres personnages allaient réagir, tellement nous avons été un peu toutes collées l'une à l'autre en fait, pendant le tournage et la préparation.

Ludivine, vous portez une responsabilité importante dans le film : vous êtes la seule actrice chevronnée, et celle autour duquel tout tourne même si le point de vue du film n'est pas le vôtre.

Ludivine : Je n'ai pas ressenti de pression supplémentaire à être la seule actrice expérimentée. Bien sûr, les filles ont pu profiter de ma connaissance du plateau, d'un dialogue plus technique que je peux avoir, mais ça a été très facile de jouer avec elles, non seulement avec Bonnie, mais aussi avec Sophie et Mara. Il faut dire qu'on s'est vues régulièrement pendant un an, à jouer ou simplement à être ensemble, ce qui fait que beaucoup de choses étaient déjà fluides et construites au moment du tournage.

Pour Christophe, quand il doit définir son film, il parle, avant la maladie, la famille, d'un film d'amour. Est-ce que vous l'avez ressenti comme ça vous aussi ?

Ludivine : bien sûr, c'est un film d'amour tout du long. Alice est une mère aimante, même si elle fait du mal à ses enfants. C'est justement là le problème.

Au-delà du film même, l'amour a vraiment infusé partout. Evidemment entre Bonnie et moi, ça n'a rien d'artificiel, mais j'irais plus loin, j'ai aussi un lien d'amour à Sophie et Mara, inaltérable, que je n'ai pas eu besoin de travailler. Et à Christophe, qui était un peu comme la quatrième fille de la famille !

Bonnie : Ce n'était pas compliqué de montrer, d'exprimer de l'amour, puisqu'il était effectivement présent. Et nous avons vécu des choses très fortes, très intenses, toutes les quatre.

Comment voyez-vous vos personnages ?

Bonnie : Pour moi, Louise est encore attachée à sa mère, fusionnelle même. Et là où ses sœurs sont plus brutes avec elle, Louise essaie de la protéger, mais aussi de la rendre plus heureuse. On voit bien ces moments de grande complicité dans les scènes de jardinage, par exemple.

C'est aussi quelqu'un qui a du mal à s'extérioriser, qui parfois ne sait pas comment réagir, et essaie de trouver un moyen de se calmer, notamment par la nourriture.

Ludivine : Alice est beaucoup de choses à la fois, il y a plusieurs couches de lecture superposée pour ce personnage. Il y a des moments où elle est « normale », et puis d'autres où elle est agressive, en particulier contre elle-même. En fait, c'est un personnage qui s'exténue progressivement, épuisé par ce mal qui la ronge depuis l'adolescence probablement. Cet épuisement est physique. J'ai dû perdre du poids pendant le tournage, et clairement, à

la fin, j'étais plus fragile, je ressentais la tension physique d'Alice, dans la mâchoire, dans le ventre. J'ai dû sortir de moi-même pour aller vers son chemin sombre à elle, retranscrire ses angoisses, ses crises.

Bonnie, est-ce que Louise perd quelque chose d'elle-même à travers cette histoire ?

Bonnie : Si Louise perd quelque chose, c'est un petit bout de son enfance. Avec une mère comme Alice, elle grandit plus vite, prend ses responsabilités plus vite, s'adapte constamment, pour sa mère. Je pense qu'elle aussi a des rêves auxquels elle renonce, et qu'elle a un côté lucide aussi.

Quel type de réalisateur est Christophe ?

Ludivine : Extrêmement minutieux, voire obsessionnel. Il a une sensibilité hors du commun, que les réalisateurs n'exposent pas autant d'ordinaire.

Ce qui m'a également frappée, c'est son amour pour les actrices et acteurs. Toute la préparation a été faite en fonction d'elles et eux. La caméra est presque invisible, il parvient à faire disparaître la sensation de plateau de cinéma. Il nous fait passer en premier.

L'équipe technique est réduite pour favoriser l'intimité, la collaboration étroite. Lui et son équipe sont très généreux, ce qui nous pousse, nous, à donner beaucoup, et le meilleur de nous-mêmes à chaque fois. Après, artistiquement c'est idéal, mais c'étaient de longues journées de tournage, c'était aussi franchement fatigant, pour nous.

Bonnie : il est très à l'écoute aussi. Par exemple, pour une scène, il m'avait demandé d'être du côté de Claire, et je lui ai dit qu'à ce stade-là du récit, ça n'allait pas, que Louise ne pouvait être que du côté de sa mère. Et bien il m'a donné raison !

Ludivine : Et puis il crée du lien, tout le temps, il faut que rien ne soit artificiel, que la vie jaillisse de partout !



**Ludivine Sagnier
Bonnie Duvauchelle**



Comment êtes-vous rentrée dans ce projet ?

J'avais fait un stage avec Christophe en 2016 et nous étions restés en contact. Il m'a proposé de lire un tout premier traitement, ce qui fait que j'ai suivi ce projet depuis son tout début.

J'ai donc pu participer bien au-delà de ce qu'il est « classiquement » attendu des actrices, puisque je lisais les avancées du scénario, ai participé aussi à la construction de mon personnage, j'ai même suivi une partie de la post-production. J'ai énormément appris, sur le métier mais aussi sur la fabrication d'un film et ses étapes. Vu mon implication, on peut dire que j'ai pensé et rêvé au film pendant trois ans !

Vous avez principalement joué dans des séries, qu'est-ce qui change, niveau travail et exigence, pour un long métrage comme La Ruche ?

Simplement, mais fondamentalement, le rapport « d'efficacité » est différent : une série a un minimum de minutes « utiles » de tournage. Ce qui fait que ça réduit les possibilités de chercher, d'expérimenter un peu.

Ça change aussi au niveau de la préparation – même si ce cas-ci est particulier : Marion devait faire un sport avec un rapport au corps qui chute, et la piste du judo a été vite abandonnée au profit de la capoeira, avec l'idée du voyage au Brésil. Ce qui fait que j'ai fait près d'un an, sérieusement, de la capoeira. Ça a joué sur la manière dont je suis rentrée dans le tournage, tant physiquement – cette préparation physique se retrouve dans le côté carapace de Marion, dans son côté « violence rentrée » aussi – que mentalement.

Justement, comment s'est déroulée la préparation ?

Nous avons commencé la prépa trois semaines avant le tournage, dans le décor, et avec des membres de l'équipe. Nous avons plutôt travaillé, pendant ces moments-là, sur des impros. Christophe avait donné des consignes précises à chacune des actrices pour explorer plusieurs dimensions du jeu, et pour que chacune approfondisse encore son rapport à son personnage.

On a beaucoup travaillé en amont sur nos personnages, sur la complexité de leurs émotions, sur leurs paradoxes. Ce sont toutes, d'une manière ou d'une autres, des femmes puissantes, en action. Selon le moment, on peut s'identifier à l'une ou l'autre. Chaque personnage a son épaisseur propre, mais sans stéréotype, avec finesse, et parfois en quelques scènes à peine (je pense au personnage du père par exemple).

Le plus important, ça a vraiment été de comprendre Alice et comprendre comment chacune de ses filles se construit en réaction à qui elle est et ce qu'elle fait. Et surtout, il s'agissait de l'aimer ! L'aimer entièrement, avec ses bons côtés et ses imperfections. C'était à la base de la construction de tous les personnages, mais avec des conséquences chaque fois différentes.

Comment Christophe a-t-il travaillé pour créer cette ruche ?

Déjà, l'expérience de Christophe dans le documentaire aide et rassure, notamment lorsque nous avons tourné quelques scènes en mode totalement « documentaire », comme la scène où je suis serveuse – je sers dans un vrai café, avec de vrais clients ! Et cela lui permet aussi de fédérer l'équipe sur les imprévus.

Autre chose notable : il n'a jamais peur de demander un avis collectif et de le prendre en compte. Sur le tournage, il y a vraiment eu plein de moments collégiaux, où tout le monde pouvait donner son avis, sans que ça ne soit cacophonique. Il prenait l'avis de tou.te.s en considération, sans tout remettre en question non plus.

C'est aussi un cinéaste qui se laisse la possibilité d'expérimenter pas mal de choses, d'improviser parfois une scène – comme celle entre Bonnie et Marion, avec le cours de portugais – et de retravailler l'écriture à tout moment, y compris au tournage, en impliquant les actrices. Pour moi c'est très stimulant, très plaisant d'être impliquée de la sorte.

Comment se sont passées les rencontres avec les autres actrices ?

Avec Mara, on a tout de suite accroché, ça a été très vite une évidence, au-delà même du casting, dans les énergies. On s'est beaucoup vues pour préparer ensemble.

Ça a créé quelque chose de fort qui nous a servi tout du long. Ludivine est une personne généreuse, dans la vie et sur un plateau. Elle savait que pour qu'on puisse croire à ce noyau familial, elle devrait nous inclure dans sa famille, puisqu'elle jouait avec sa vraie fille, Bonnie. Et elle a monté le niveau de jeu de tout le monde.

Par ailleurs, pendant le tournage, le décor de l'appartement a joué comme une île, on y a dormi, pris des douches, fait des fêtes... et les moments off que nous avons partagés ensemble ont consolidé le côté insulaire de la famille, et du film.

On sent une dichotomie dans votre personnage, entre la jeune femme éprise de liberté, qui se cherche un avenir hors de « la ruche », et celle qui joue le rôle de sauveuse et qui sacrifie ses rêves. Comment avez-vous travaillé ces deux pans du personnage ?

Pour moi, chaque personnage abandonne ou perd quelque chose. Même Louise, parce qu'une partie de son enfance est sacrifiée.

Marion, malgré ses rêves, est un personnage qui ne s'autorise pas vraiment à vivre, qui ne peut pas « lâcher » sa mère et qui donc sacrifie son voyage, son avenir, son histoire d'amour aussi. Elle pense pouvoir sauver sa mère, sa sœur Claire, s'enferme dans une logique de sauvetage mais finit par craquer. C'était un aspect qui m'intéressait vraiment, ce côté grande sœur, qui veut occuper un rôle qui n'est pas le sien, un peu celui du « bon père de famille », que son père a, justement, déserté. C'est ce qui fait qu'elle se permet pas mal

de truc, comme dans la scène où elle réveille Claire, par exemple, comme un parent le ferait.

Dans cette question du sacrifice, il y a aussi, en sous-texte, le rapport au suicide potentiel d'Alice. Pour moi, il y a comme un pacte silencieux qui s'établit entre Alice et Marion à partir de la première tentative de suicide. Marion comprend que ce sera peut-être la porte de sortie de sa mère. Et accepter ça, c'est en quelque sorte sacrifier sa mère, mais aussi la libérer.

Et la deuxième séquence, dans la salle de bain, quand Alice regarde sa fille, qu'elle a quelque chose de radieux mais de hors du monde aussi, c'est à ce moment-là que Marion comprend qu'on va vers là.

Et c'est là qu'on revient à l'importance d'aimer ce personnage d'Alice inconditionnellement. Pour moi, c'est au cœur du film, jusque dans la dernière scène.



Sophie Breyer

Mara Taquin

**Comment vous êtes-vous retrouvée sur ce film ?**

La production du film m'a contacté directement. C'était un peu ironique car j'entendais souvent des gens me dire que je ressemblais à Sophie Breyer, que je n'avais jamais rencontrée ! Je me suis dit qu'enfin, cette ressemblance qui m'agaçait allait me servir ! Le casting était particulier car Christophe aime brouiller les pistes, et je me suis même demandée, lors de notre première rencontre, si je devais déjà jouer mon personnage ou être moi-même. Dès que Sophie est arrivée, ça a cliqué, c'est devenu évident. J'étais censée attendre la réponse plusieurs mois, mais trois jours plus tard, la productrice me rappelait pour me dire que j'avais le rôle.

Vous parlez dans une interview à cinevox d'un long travail autour du film, avec l'envie qu'il sorte enfin, pour montrer à vos proches « ce que c'est de porter un film, avec d'autres comédiennes, de A à Z ». Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

C'est la première fois que je m'implique autant dans un projet, que je me sens être un vrai maillon de la chaîne et ce, assez tôt dans le projet de film. Et puis le rôle me touche particulièrement, je me suis attachée à ce personnage. Bien

sûr j'ai utilisé des facettes de moi qui ressemblait à mon personnage, une certaine force, mon côté fêtarde, mais c'est par le travail que j'ai fait en amont, avec Christophe et les autres actrices, que j'ai intégré complètement le rôle de Claire. Je le connaissais par cœur, ce qui a permis beaucoup de choses, de libertés, au tournage. Enfin, c'est véritablement ce film qui m'a donné confiance en ma capacité d'être actrice, qui m'a fait comprendre que je savais jouer et porter un personnage, d'où l'impatience avec laquelle j'attends sa diffusion !

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ce travail préparatoire, et sur la manière dont le tournage s'est passé ?

Je n'ai pas dû me préparer physiquement comme Sophie Breyer, mais en amont, Christophe nous avait demandé d'aller tous les jours dans le décor (qui est un appartement « réel », réaménagé pour les besoins du film) et de nous l'approprier. Cela a beaucoup facilité les choses lors du tournage, car on pouvait aisément improviser une scène, on savait où tout se trouvait, on « habitait » presque le lieu. Et puis, il nous demandait parfois de ré-écrire certaines scènes, du point de vue de notre personnage.

Même si c'était pour les besoins du film, il y a vraiment eu quelque chose de réel dans nos complicités, nous avons vraiment construit une famille, avec Sophie, Bonnie et Ludivine. Le tournage s'est déroulé très souvent de manière chronologique, ce qui permettait d'utiliser les émotions de la scène précédente pour nourrir la suivante. L'équipe technique, réduite sur le plateau, était très adaptable, on ne savait jamais vraiment où ils allaient placer la caméra, c'est eux qui faisaient en fonction de nous et pas l'inverse. Ça donnait un grand confort de jeu, en particulier pour les scènes d'intimité, où il fallait donner beaucoup de soi-même.

Comment voyez-vous votre personnage ?

Claire est pleine de complexité, à la fois lucide et dans le déni – c'est parce qu'elle est lucide sur la situation qu'elle la fuit, contrairement à Marion, qui reste envers et contre tout – y compris ses propres projets. Claire se sent mise de côté, dans un rôle ingrat, de canard boiteux.

Avec cette situation de violences dans le cocon familial, elle perd la légèreté de son âge. Mais comme toute la ruche, elle porte, malgré la violence, un amour inconditionnel à sa famille, et c'est parce qu'il y a tellement d'amour qu'elle non plus n'arrive pas à complètement lâcher, à partir pour de bon. Elle ne cesse de revenir, sans que personne, ni les personnages, ni les spectateurs, ne sachent ce qu'elle fait quand elle n'est pas là.



Mara Taquin

FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

A man and a woman are sitting on the floor in a dimly lit room. The man is on the left, holding a cigarette, and the woman is on the right, looking towards him. The background wall is covered with various posters and photographs. A lamp is visible on the left side of the frame.

LONGS MÉTRAGES DE FICTION

2021 La Ruche

DOCUMENTAIRES :

2020 En attendant la deuxième vague

2019 Victor

2015 Eclaireurs

2013 Les Perruques de Christel

2011 Corps Etranger

2008 Les Parents

COURTS MÉTRAGES DE FICTIONS :

2011 Fancy-Fair

2009 La Balançoire

2007 Le Crabe

Christophe Hermans est né à Namur le 16 août 1982. En 2001, il intègre l'Institut des Arts de Diffusion (Louvain-la-Neuve - Belgique).

Il alterne ensuite la fiction ("Le crabe" coréalisé avec Xavier Seron en 2007, "La Balançoire" en 2009 et "Fancy Fair" en 2011) avec le documentaire (notamment "Les parents" en 2008, "Les enfants" en 2010 et sa trilogie "Corps étranger" en 2014, "Eclaireurs" en 2016 et "Victor" en 2019).

LA RUCHE est son premier long métrage de fiction, adapté du roman éponyme d'Arthur Loustalot.

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR



LISTE ARTISTIQUE

Ludivine Sagnier

Alice

Sophie Breyer

Marion

Mara Taquin

Claire

Bonnie Duvauchelle

Louise

Tom Vermeir

Vincent

Romain Guillermic

Samir

Vincent Overath

Stéphane



LISTE TECHNIQUE

Scénario	Christophe Hermans Noémie Nicolas	Produit par	Frakas Productions
		En coproduction avec	Avenue B Productions Belga Productions RTBF(télévision belge) Proximus
d'après le roman de	Arthur Loustalot paru aux éditions Lattès.		
Image	Colin Lévêque	Avec l'aide du	Centre du cinéma et de l'audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Musique	Fabian Fiorini		
Son	Pierre Mertens David Vranken Emmanuel de Boissieu	Avec la participation de	Wallimage (La Wallonie)
		Avec le soutien de	MEDIA Tax Shelter du gouvernement fédéral belge via Belga Films Funds
Montage	Anne-Laure Guégan Joël Mann		



ISAN: 0000-0005-6635-0000-F-0000-0000-T

© 2020 FRAKAS PRODUCTIONS - AVENUE B PRODUCTIONS - RTBF - FWB



LA RUCHE

un film de Christophe Hermans

DISTRIBUTION

O'BROTHER DISTRIBUTION

68, rue de la Croix de Pierre
1060 Bruxelles
+32 2 739 47 20
www.obrother.be

VENTES INTERNATIONALES

REEL SUSPECTS

6, avenue Rachel
75018 Paris
+33 1 58 51 42 95
www.reelsuspects.com

ATTACHE DE PRESSE

Rodrigue LAURENT

rodriguelaurent@aol.com
+32 496 69 59 12

